

La chronique de botanique vous ouvre quelques pages d'un auteur français du dix-neuvième siècle, Alphonse Karr, un ami de Victor Hugo.

Mercredi matin en arrivant au lycée Pothier, j'ai vu un jeune merle de l'année se promener sous le saule pleureur. Je me suis souvenue d'un passage de "*Voyage autour de mon jardin*", d'Alphonse Karr (1808-1890). Mon édition est celle de 1851 (Paris), illustrée par MM. Louis Marvy, Ernest Meissonier, Paul Gavarni et al. C'est un roman par lettres, exaltant la botanique et l'horticulture, avec une indéniable liberté de ton.

La lettre XXXVII commence par un drame en miniature.



Lettre XXXVII

Ces coups de fusil que j'entendais n'étaient autre chose que mon ami Edmond qui chassait dans mon jardin, et qui venait de tuer un beau merle. Ce merle était de son vivant le chef de ma musique ; je fus plus triste que je ne l'ose dire quand je le vis par terre, ses belles plumes noires souillées de sang. Tous les soins que j'avais pris depuis plusieurs années pour que les oiseaux trouvassent dans mon jardin un asile sûr et tranquille, étaient perdus par ce coup de fusil ; [...] Ici seulement je leur ai conservé de grands arbres et des buissons touffus ; ici j'ai multiplié les sorbiers et les houx au fruit de corail, les aubépines aux baies de grenat, les sureaux et les hyèbles qui ont des ombelles de grains noirs, le buisson ardent des épis de baies couleur de feu, les lierres dont les fruits verts noircissent à la gelée, les lauriers-thyms dont les fruits sont d'un bleu sombre, les azeroliers couverts de petites pommes rouges ; pour qu'ils trouvent tout l'hiver de la nourriture en abondance. – En certaines parties de mon ruisseau, je ne lui ai donné que peu de profondeur, pour qu'ils puissent s'y baigner sans danger.

Et comme tous ces soins m'ont été richement payés ! L'hiver, les *rouges-gorges* viennent demeurer dans ma serre et entrent jusque dans ma maison. L'été, les *fauvettes* font leurs nids dans les buissons, et les *roitelets* * dans les angles des murailles. Tous se laissent approcher et voir, tous voltigent autour de moi sans s'envoler, tous remplissent mon jardin d'une musique enchanteresse.

Au lieu d'être assis, pressé dans une salle de théâtre sans air, pour entendre pour la centième fois le même ténor avec sa même tunique couleur abricot et ses mêmes bottes chocolat, chanter le même air accompagné des mêmes cris d'admiration de gens qui veulent faire partie du spectacle, j'avais trois opéras par jour.

Le matin, au point du jour, les *pinçons* gazouillaient sur les plus hautes branches des arbres, tandis que les fleurs ouvraient leurs corolles, tandis que le soleil levant colorait le ciel de rose et de safran.

A midi, sous l'ardeur des rayons brûlants, le mâle de la *fauvette*, caché sous l'ombre des tilleuls, élevait sa voix mélodieuse, tandis que sa femelle couvait ses œufs dans son petit nid de crin et d'herbe.

Mais le soir, lorsque tout dormait, lorsque les étoiles scintillaient au ciel, lorsque la lune brillait à travers les arbres, lorsque les *énothères*, de leurs corolles jaunes, exhalaient un suave parfum, lorsque les *lucioles* luisaient dans l'herbe, le *rossignol* élevait sa voix pleine et solennelle, et chantait dans la nuit son hymne religieux et amoureux en même temps.

Et cet Edmond vient d'un coup de fusil d'alarmer, de renvoyer peut-être tous mes musiciens, de démentir ma longue et soigneuse hospitalité [...]



Et vous ? Avez-vous vu les pinçons se percher sur les plus hautes branches ? J'ajoute un autre moment de ce *voyage*, une pure rêverie botanique :

Lettre XXXIX

Il est de belles villageoises auxquelles j'ai donné un asile chez moi.

La *molène*, de ses larges feuilles recouvertes d'un duvet blanc, élève sur le bord des chemins sa haute tige terminée par un épi de fleurs jaunes ; elle nourrit cinq ou six lépidoptères (*vulgo*, papillons) et scarabées différents.

Il y a une grande quantité de plantes qui semblent quitter les champs pour venir ainsi sur les bords des chemins, curieuses ou coquettes qu'elles sont ; il est rare qu'on les voie ailleurs.

Près de la *molène* fleurit au soleil la *vipérine*, dont les tiges bigarrées de vert et de brun se chargent de petits épis qui en forment un très-grand par leur position. Ces petits épis ont à la fois des fleurs bleues à leur base et des boutons roses à leur extrémité.

C'est ainsi sur les bords de chemin que la *digitale* élance son beau rameau de fleurs roses tigrées de blanc en dedans et pendantes d'un seul côté de la tige à quatre ou cinq pieds de haut, mais seulement sur le bord des chemins qui sont sur la lisière des bois, dont elle aime l'ombre et la fraîcheur.

Toute belle qu'elle est, la digitale est une plante dangereuse ; elle exerce sur l'homme une singulière influence ; elle ralentit la circulation du sang ; aucun animal ne l'attaque.

J'ai rassemblé chez moi ces nymphes des champs et des bois, et chaque année elles fleurissent plus grandes et plus belles. [...]



Lettre XVII, p. 164, un chemin étroit bordé d'herbes sauvages mène à un lieu champêtre



La lettre VI a un ton satirique qui a pour cible les savants, p.53 « Voyez un savant entrer dans une riante prairie ou dans un jardin parfumé, et écoutez-le ; vous prendrez le jardin ou la prairie en horreur. »

NOTES

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/alphonse-karr/>

Alphonse Karr est un journaliste et romancier français. Son premier roman, *Sous les tilleuls* (1832), connu immédiatement un succès large et durable ; s'ensuivit alors une série de titres, (...) où se combinent, avec des bonheurs divers, les mêmes composantes : héros exalté, héroïne vaporeusement attendrie, évocation de la nature et du Vergiss-mein-nicht, sentimentalité et sensiblerie à fondement autobiographique, entremêlées de fantaisie ironique et bouffonne.

(...) Après avoir été rédacteur en chef du Figaro, il lança ses célèbres *Guêpes*, petites brochures satiriques mensuelles qu'il rédigea seul (1839-1846) ; la livraison de juin 1840 lui valut une tentative d'homicide de la part de Louise Colet qui s'y estimait diffamée. C'est dans les *Guêpes* que parut notamment son fameux pamphlet sur la peine de mort : « *Que MM. les assassins commencent.* » (...)

En 1848, il fonda *Le Journal* pour soutenir la candidature de Cavaignac contre celle de Louis-Napoléon Bonaparte, et choisit, après le coup d'État de 1851, de s'établir à Nice, puis à Saint-Raphaël. Là, posant au vieux sage et fort de sa devise « bonne foi, bon sens », il continua de publier.

Le *Voyage autour de mon jardin* (1845) est un roman par lettres exaltant la botanique et l'horticulture, auquel succédèrent les *Lettres écrites de mon jardin*, 1853, *Promenades hors de mon jardin*, 1856, *Le Credo du jardinier*, 1875.

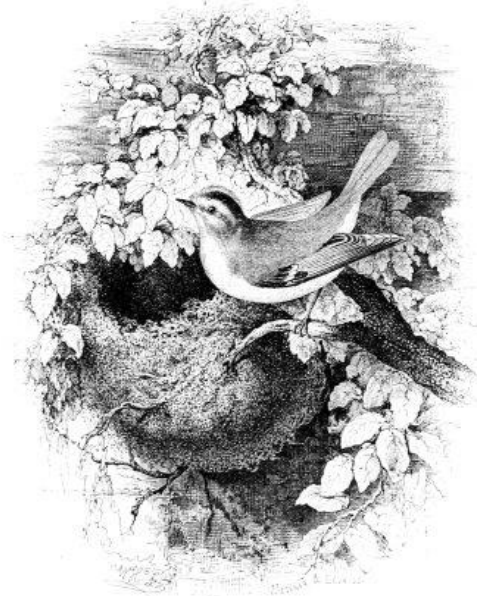
Toutes les illustrations sont tirées de *Voyage autour de mon jardin*

Pour voir l'édition utilisée :

<https://gallica.bnf.fr/view3if/ga/ark:/12148/bpt6k1054600v/f327>

Il est curieux de noter que page 153, Pothier est cité à propos de la coutume d'Orléans, article 245, que ce juriste commente dans son traité du Contrat de société, nous dit le narrateur de *Voyage autour de mon jardin*.

* P. 28, l'auteur de la lettre décrit le roitelet qui niche sous son toit, « *un tout petit oiseau ou plutôt une pincée de plumes brunes et grises comme celles d'une perdrix, qui court sur les vieux murs et fait de mousse et d'herbe un nid qui a la forme d'une bouteille.* »



Retrouvez nos anciennes chroniques sur les passereaux sur la page du site du lycée Pothier
<https://www.lycee-pothier.com/vie-lyceenne/clubs/club-botanique.html>

Et la chronique au sujet de celles que l'on appelle « Les herbes folles ».
https://www.lycee-pothier.com/images/9-VieLyceenne/club_botanique/Herbes_folles.pdf

